

Ciel serein pour pigistes pas p

A huit, ils ont fondé à Bruxelles un collectif qui marche plutôt bien. Et qui apporte à chacun une vraie valeur professionnelle ajoutée. ■ Elle découvrait le journalisme avec pas mal de désillusions voici trois ans. Depuis, Myriam Leroy a fait un joli bout de chemin. ■ Signe particulier chez Priscilla Suarez : elle est pigiste pour plusieurs médias, dans l'audiovisuel uniquement. Reportage et portraits.

Un « Canal ordinaire » pas du tout banal

Ils ont créé, à Bruxelles, un collectif pour briser leur isolement et proposer un journalisme de qualité. Avec succès.

Il faut demander son chemin pour trouver le bureau du deuxième étage. Dans le hall de ce complexe rénové qui accueille des nouvelles sociétés, à deux pas de la Bourse de Bruxelles, le nom de l'association ne figure pas encore parmi les quelque 60 mentions d'occupants. Sur la boîte aux lettres, l'étiquette indique seulement « Gilles Quoistiaux ». Il n'est pourtant pas le patron de « Canal ordinaire ». Et pour cause : le collectif n'a pas de chef. Mais il est un peu « le parrain », soufflent les comparses avec un clin d'œil. Diplômé de l'Institut de journalisme en 2007, il a vite éprouvé la solitude du journaliste indépendant. Seul dans son bureau, seul dans ses contacts avec les médias, seul à se débrouiller avec ses sujets. C'était pareil pour Chloé Andries, pigiste française établie à Bruxelles ; elle collabore à *Libé*, à *La Vie* et au *Figaro* mais aussi au *Soir* et au *Vif*. L'idée leur est venue de créer un petit collectif de freelances, avec une infrastructure commune. « On se disait qu'à plusieurs, on serait mieux psychologiquement, et plus forts pour aborder des thèmes qu'on n'oserait peut-être pas proposer seuls », explique Gilles Quoistiaux. Il ne restait plus qu'à constituer une équipe. Par connaissances ou contacts, et après discussions pour vérifier les affinités, six autres indépendants ont embarqué. En février dernier, les huit de « Canal ordinaire » – 4 temps plein, 4 temps partiel, âgés de 25 à 36 ans – ont donc posé leurs PC portables au 7 de la rue d'Alost, chacun participant au loyer en fonction de son temps de travail. Côté matériel, ils en sont au stade du minimum vital : 6 tables rassemblées en un grand plan de travail, des chaises et un frigo de récup', une machine à café bien sûr, mais pas encore les moyens de se payer du lait et du sucre ☺.

Ils ont choisi l'association de fait plutôt qu'une société, « parce que c'était plus simple ainsi et qu'on veut garder notre indépendance personnelle, nos propres clients. Et puis, le but n'est pas de mettre les revenus en commun. » Cela n'empêche pas une réelle collaboration entre eux. Tous les lundis, ils tiennent une réunion de rédaction. Ils discutent des papiers à faire, échantent idées et tuyaux. Ils élaborent des projets aussi, qu'ils présenteront ensuite à diverses rédactions. Certains dossiers seront réalisés et signés à plusieurs. « Nous inversons le rapport traditionnel où le média passe commande. Nous sommes une force de proposition et pas seulement une solution 'rapide et pas chère' pour les besoins des redac' chefs. » Et les redac' chefs peuvent trouver leur compte dans la nature même de ce genre d'association : des profils et spécialisations variés, une disponibilité assurée, les réseaux et ressources de tout un collectif.

On ne travaille pas ensemble sans un minimum de règles, inscrites dans une convention. Ainsi, ils s'interdisent de se concurrencer dans la recherche de clients. Et pour des dossiers collectifs, une seule personne a le contact avec la rédaction cliente. Les honoraires, eux, sont répartis entre les signataires. Si la pige ne suffit pas et que des travaux non journalistiques sont effectués, comme de la traduction ou toutes autres activités autorisées par le statut de journaliste professionnel, ce ne sera pas au nom du collectif mais à titre individuel.

Celui qui prend son temps

Trois mois, c'est un peu tôt pour un bilan. Mais ce premier trimestre d'activités est de bon augure pour « Canal ordinaire ». Le collectif a décroché une bourse de la Fondation Roi Baudouin pour un projet sur les migrations qui sera publié dans *Le Soir* ; *Le Vif/L'Express* a accepté plusieurs propositions, et des papiers sont parus dans *L'Echo*, outre, bien sûr, tout ce que chacun publie habituellement. Côté ambiance et entente, c'est tout sauf triste et crispé, « ce qui ne



signifie pas qu'on soit toujours d'accord sur tout. Nous discutons beaucoup entre nous », précise Olivier Bailly. Il fallut ainsi des heures de pourparlers pour s'entendre sur l'appellation un peu curieuse de l'association, la seule qui ne rencontra finalement aucun veto. Le « Canal » en question est le média, bien sûr – et ces huit-là ne bossent jusqu'à présent que pour des supports « papier » – mais c'est aussi celui qui traverse Bruxelles, à 50 mètres de leur bureau. Et « ordinaire » ? « On désigne là le journalisme que nous voulons pratiquer : pas celui du sensationnel et de l'extraordinaire à tout prix, mais celui qui prend le temps et le recul pour décrypter la réalité de tous les jours, celui qui passe par le regard des gens ordinaires ». Pas banal en tout cas.

J.-F. Dt

« Pigeon vole » à

Cela fait trois ans qu'existe le service « Pigeon vole » destiné aux indépendants. Au fil des années, il a pris un tour différent. Les questions posées au bénévole qu'est votre serviteur sont non seulement de plus en plus sophistiquées mais aussi de plus en plus larges – ce qui explique que parfois il mette quelque temps à répondre.

De plus en plus sophistiquées ? Oui. Sur la TVA, les droits d'auteur, la sécu ou la compatibilité entre statut de demandeur d'emploi et de candidat indépendant. De plus en plus larges ? Oui aussi. Sur la nature même du statut d'indépendant, le



Ce guide pratique est toujours disponible auprès du secrétariat de l'AJP ou sur la page web de notre site détaillant nos services pour les indépendants : www.agjpb.be/ajp/independant/



Ci-contre : un cartoon de l'équipe réalisé pour son site internet. De gauche à droite et de haut en bas : Géraldine Vessière, Olivier Bailly, Gérald de Hemptinne, Chloé Andries, Anne-Cécile Huwart, Gilles Quoistiaux, Benoît Mathieu et Guy Verstraeten.
Dessin : AK / Coiffeurs pour Dames.



Myriam Leroy

De Barbara à Myriam

Elle était « Barbara » dans *Le Livre Noir des journalistes indépendants* en 2006. Sortie de l'université depuis un an, elle galérait comme pigiste et elle venait de trouver un job, en fausse indépendante, dans une rédaction en ligne. Faute de revenus décentes, elle vivait chez ses parents et découvrait que ce journalisme-là, « ce n'est pas une vie ».

Trois ans après, Myriam Leroy n'a plus une minute à elle et elle paye son loyer. On la lit régulièrement dans *La Libre Belgique* et dans le supplément *Focus* du *Vif/L'Express*. On l'entend chaque semaine sur Pure FM et dans le journal des médias d'« Intermédias » radio (RTBF).

On la voit parfois dans « Intermédias » télé. Et comme si cela ne suffisait pas, elle encadre des travaux pratiques en journalisme à l'UCL. « *Je charge beaucoup la barque, c'est vrai, parce que j'ai peur de manquer de travail et de ne pas satisfaire ceux qui me donnent du boulot.* »

C'est un enchaînement de contacts et de démarches personnelles qui l'ont conduite là. Une fois dans la rédaction en ligne, elle avait un accès plus aisé aux infos sur le monde des médias audiovisuels dont elle s'est fait peu à peu une spécialité. « *J'ai proposé mes services à Radio Ciel où j'ai fini par prester un mi-temps, explique Myriam. Un jour, j'ai interviewé Alain Gerlache. Il cherchait une voix féminine pour son émission 'Intermédiat'...* »

Une pigiste heureuse, donc ? « *Ça dépend des jours. Je travaille beaucoup chez moi où l'isolement me pèse parfois. Et j'ai encore le sentiment que, pour certaines rédactions, l'indépendant n'est qu'un bouche-trou, quand elles manquent de sujets ou qu'il faut remplacer un salarié en vacances. Vacances qui, pour nous, restent impossibles à prendre.* »

L'ex-« Barbara » reconnaît aussi ses chances, comme celle de ne pas avoir à faire de boulot alimentaire, contrairement à pas mal de ses collègues. Elle aime les matières dont elle s'occupe, et ses revenus moyens de 1.500 à 1.600 € mensuels nets lui permettent d'assurer. Elle a même refusé deux possibilités de devenir salariée ! « *Une fois parce que la fonction ne me plaisait pas. Une autre fois parce qu'on m'offrirait royalement 1.200 €, sans le moindre avantage, pour faire des journaux parlés en me levant à 4 heures du matin.* »

L'idée de travailler en collectif ne lui déplairait pas, pourvu que le bureau soit bien situé en fonction de ses activités multiples. Avis aux candidats...

J.-F. Dt

Heureuse... pour le moment

Spécialisée dans l'audiovisuel, Priscilla Suarez vit pleinement son statut de freelance depuis cinq ans. Mais elle ne l'estime pas viable à long terme.

► Comment avez-vous débuté ?

Priscilla Suarez : J'ai commencé à faire des piges pour la RTBF en 2004 comme chroniqueuse dans l'émission « Tu passes quand tu veux ». J'étais alors étudiante. J'ai ensuite enchaîné avec « La Deuj », un programme pour enfants toujours sur la RTBF. Aujourd'hui, je travaille pour plusieurs boîtes de production en tant que freelance.

► Pourquoi avoir choisi de vous spécialiser dans l'audiovisuel ?

C'est un pur hasard : des opportunités se sont présentées à moi, d'abord en télé, ensuite en radio, je les ai saisies. J'ai tout de suite aimé travailler pour des émissions de type magazine plutôt qu'au journal télévisé par exemple : on a plus le temps de construire un sujet, s'attarder sur les commentaires, le montage.

► Souhaitez-vous vous diversifier ?

Oui, j'ai très envie de tenter la presse écrite. Mais ce que j'aime dans l'audiovisuel et qui pourrait me manquer, c'est le travail en équipe. Collaborer avec un caméraman, un monteur ou un réalisateur, c'est enrichissant. On apprend à toucher à tout et à faire des concessions. Le travail en presse écrite est plus solitaire.



► Indépendante heureuse ?

Oui. Pour le moment, c'est un statut qui me convient. Il me permet de multiplier les expériences. Je n'ai pas envie de m'enfermer dans une routine. Je peux gérer mon temps comme ça me chante. Par contre, je ne pense pas que ce soit un statut viable à long terme. Le jour où j'aurai des enfants et un crédit sur le dos, le manque de sécurité de l'emploi, les horaires irréguliers seront plus difficiles à gérer.

haute altitude

type de vie qu'il suppose, les charges qu'il entraîne, etc.

Finalement, une chose se dégage de la petite centaine de contacts que « Pigeon vole » a eus : il y a deux types d'indépendants. Eh oui ! Ceux qui en subissent le statut, contraints et forcés, qu'ils aient été licenciés ou au contraire qu'ils démarrent dans la vie professionnelle. Et ceux qui optent pour cette approche. Car c'est bien de cela qu'il s'agit : d'approche ! Un faux indépendant, c'est d'abord un faux salarié, non ?

Jean Blavier